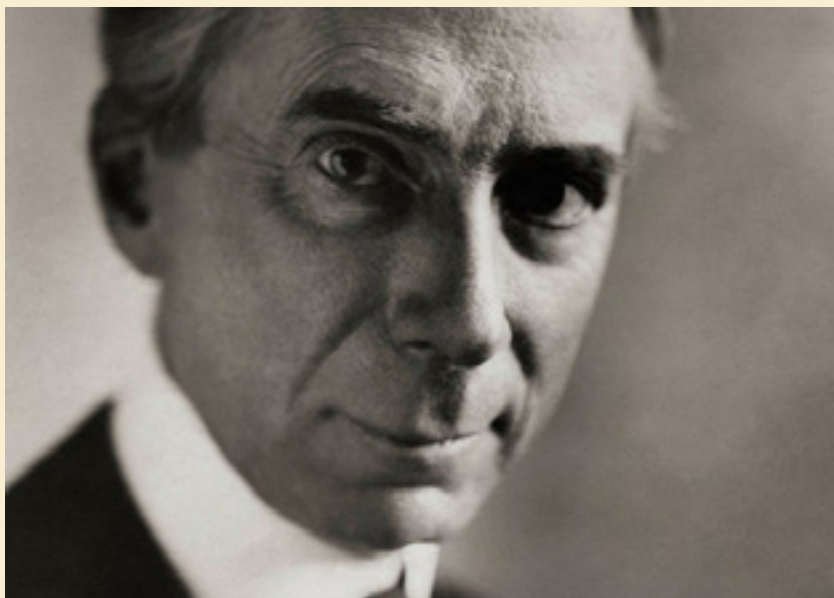


Bertrand Russell

Idéaux politiques



Présentation et traduction de
Normand Baillargeon et Chantal Santerre

écosociété

COLLECTION

RETROUVAILLES

IDÉAUX POLITIQUES

Bertrand Russell

IDÉAUX POLITIQUES

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) et présenté par
Normand Baillargeon et Chantal Santerre*

COLLECTION
RETROUVAILLES

 LES ÉDITIONS
écosociété
MONTRÉAL

Coordination éditoriale: David Murray

Illustration de la couverture: *Close-up of English philosopher, Bertrand Russell (1927)*

© Florence Vandamm/Condé Nast Getty Images

Typographie et mise en pages: Folio infographie

L'édition originale de ce livre a été publiée en 1917 et rééditée par Spokesman Books (Nottingham, UK) sous le titre *Political Ideals*. La traduction a été autorisée par la Bertrand Russell Peace Foundation Ltd.

© Les Éditions Écosociété, 2016, pour l'édition française

© The Bertrand Russell Peace Foundation, 2007

ISBN 978-2-89719-275-4

Dépôt légal: 3^e trimestre 2016

Ce livre est disponible en format numérique

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Russell, Bertrand, 1872-1970

[Political ideals. Français]

Idéaux politiques

(Collection Retrouvailles)

Traduction de : Political ideals.

ISBN 978-2-89719-275-4

1. Idées politiques. 2. Économie politique. 3. Socialisme. 4. Individualisme.
I. Titre. II. Titre: Political ideals. Français. III. Collection: Collection Retrouvailles.

JC257.R8714 2016

320.01

C2016-941233-4

Les Éditions Écosociété reconnaissent l'appui financier du gouvernement du Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Conseil des arts du Canada de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres –
Gestion SODEC.



TABLE DES MATIÈRES

Note des traducteurs	7
INTRODUCTION	
Un homme qui voyait juste et loin	9
Préface à l'édition originale	23
CHAPITRE PREMIER	
Idéaux politiques	25
CHAPITRE 2	
Le capitalisme et le salariat	41
CHAPITRE 3	
Les pièges du socialisme	57
CHAPITRE 4	
Liberté individuelle et ordre public	71
CHAPITRE 5	
Indépendance nationale et internationalisme	89
ANNEXE	
Florilège	103
Bibliographie	107

NOTE DES TRADUCTEURS

CE QUE NOUS PROPOSONS ICI EST, du moins à notre connaissance, la toute première traduction française intégrale des *Political Ideals* de Bertrand Russell, ouvrage paru en 1917.

Qu'il ait fallu attendre tout ce temps pour l'avoir est bien surprenant, compte tenu de l'immense renommée de Russell et des nombreuses et incessantes rééditions de ce livre dans sa langue originale. Nous pensions qu'il fallait absolument remédier à cette étrange situation.

Quelques pages, il est vrai (une vingtaine, selon la notice de la Bibliothèque nationale de France), en ont été traduites sous le titre *Idéals politiques*, par Roger Lévy. Elles sont parues à Paris, à la Librairie d'action d'art de la guilde «Les Forgerons», en 1917. Mais depuis, aucune autre traduction de ce livre ne semble avoir été proposée dans notre langue.

Nous avons choisi de rendre les *impulses* dont parle Russell par «pulsions», conformément au choix de l'un d'entre nous (N.B.) dans la traduction qu'il a publiée d'un ouvrage contemporain de Russell, *Principes de reconstruction sociale* (1916) aux Presses de l'Université Laval (2007). Le mot *instinct*, qu'il emploie parfois, a été rendu par «instinct».

Russell discute des idées anarcho-syndicalistes, la forme la plus répandue et la plus influente de l'anarchisme au moment où la guerre est déclarée, en parlant des syndicalistes (souvent : des syndicalistes français). Nous avons conservé cet usage. Il emploie aussi le mot *anarchy* au sens courant du terme, et donc pour

désigner le désordre ou le chaos; pour éviter toute confusion, nous l'avons alors rendu par « chaos ».

Normand BAILLARGEON
Chantal SANTERRE

INTRODUCTION

Un homme qui voyait juste et loin

Trois passions, simples mais extraordinairement fortes, ont gouverné ma vie: la recherche passionnée de l'amour, la quête du savoir et une douloureuse pitié devant la souffrance de l'humanité.

BERTRAND RUSSELL, *Autobiographie*

NOUS SOMMES EN JUILLET 1916, à Glasgow, en Écosse. Le jour s'achève. La jeune femme que voici est en route pour aller entendre une conférence de Bertrand Russell.

Tout en marchant, elle se remémore ce qu'elle sait de lui.

Pacifiste comme lui, elle suit en effet, depuis quelques années déjà, sa débordante activité. C'est que depuis le déclenchement de la guerre, Russell est devenu un militant antimilitariste et pacifiste très actif et bien en vue. C'est aussi, pour ces mêmes raisons, un homme controversé, aux activités suivies de près notamment par les autorités politiques et militaires, de sorte que bien des gens prévoient que la conférence de ce soir, où il y aura certainement foule, suscitera la polémique.

Notre jeune femme sait bien des choses sur Bertrand Russell.

Elle sait par exemple qu'il est né en 1872, au sein d'une famille de l'aristocratie très présente et très impliquée dans la vie politique du pays. Son grand-père, Lord John Russell, a même été premier ministre.

À quatre ans, Bertrand Russell est orphelin de père et de mère et il a perdu sa sœur. Lui et son frère aîné sont donc recueillis par leurs grands-parents, mais cela contre la volonté de leurs défunts parents, qui auraient souhaité confier l'éducation de leur progéniture à des tuteurs qui auraient été, comme eux, des librepenseurs.

Lord Russell décède à son tour en 1878, et c'est donc l'austère et religieuse grand-mère qui dirige l'éducation des deux enfants, qui seront scolarisés à la maison.

Très vite, le petit Bertrand démontre un goût prononcé et de grandes aptitudes pour les mathématiques. Le voici qui fait son entrée à Trinity College, à Cambridge – nous sommes en 1890. Il y étudie les mathématiques et la philosophie, et après ses études se fait assez rapidement un nom prestigieux dans ces deux domaines. Ses travaux de logique et de philosophie font en sorte que, dès la fin de la première décennie du vingtième siècle, on peut raisonnablement prédire qu'une certaine place lui est assurée dans l'histoire des deux disciplines où il s'est illustré. En 1908, Russell est d'ailleurs nommé *fellow* de la Royal Society de Londres.

Il a aussi, c'est de famille, des intérêts pour la politique, même si ceux-ci prennent chez lui la forme d'un radicalisme qui annonce qu'il se tiendra à l'écart de la politique partisane. Le tout premier ouvrage qu'il publie est d'ailleurs consacré à la social-démocratie allemande.

En 1907, il est vrai, il a été candidat au Parlement : mais c'était pour faire la promotion des idéaux féministes, et avec pour cette raison la certitude d'être défait.

Russell mène sa prestigieuse carrière de philosophe, de scientifique et d'universitaire quand la guerre éclate en 1914. Il le répète à qui veut l'entendre et l'écrira plus tard dans ses mémoires : elle coupe sa vie en deux. Il y aura un avant et un après cette guerre, qui lui semble une terrifiante, une formidable folie. Le poète André Breton, qui y prend part comme infirmier, la décrira pour sa part comme « un cloaque de sang, de sottise et de boue », et c'est bien ainsi que Russell, lui aussi, la voit, avec horreur.

Ce sang, c'est bien entendu celui de ces innombrables victimes ; mais Russell voit aussi la sottise et la boue du militarisme, du nationalisme et des haines qu'ils alimentent. L'heure est à l'engagement et au militantisme, aux actions et aux professions de foi pacifistes et humanistes.

Russell délaisse donc ses austères travaux de mathématiques pures et de philosophie. « Cerné par une souffrance si immense, écrira-t-il, je trouvais minuscules et vaines toutes ces pensées de haut vol que j'avais entretenues à propos du monde abstrait des idées¹. »

Cette même année, en 1916, son activisme lui vaut d'être démis de ses fonctions à Trinity College. On lui retire aussi son passeport, ce qui l'empêche d'aller donner des conférences aux États-Unis, où il aurait certainement parlé contre l'entrée en guerre de ce pays. L'année 1916 est enfin celle où il publie ses *Principes de reconstruction sociale* (*Principles of Social Reconstruction*) où il présente ses principales idées politiques au grand public et qui est tiré de conférences prononcées l'année précédente.

Voici notre jeune femme arrivée à destination. Juste à temps : la conférence doit débiter.

Elle pénètre dans le grand bâtiment. Il y a foule, comme on l'avait prédit. Mais c'est une foule survoltée, d'où émane un tonnerre de voix et de vociférations. Un homme silencieux, au regard triste, l'informe que Russell ne viendra pas. Sa conférence sera lue par quelqu'un d'autre. On murmure qu'il a été arrêté. On n'en est pas certain. D'autres assurent qu'il est sur le point de l'être.

Le fait est que la tournée de conférences de Russell embarrasse au plus haut point le gouvernement de Sa Majesté et qu'on cherche, sinon à la faire cesser, du moins à interdire qu'elle aille

1. Bertrand Russell, *My Philosophical Development*, Londres, George Allen and Unwin Ltd, 1959, p. 212.

dans des régions où le sentiment antimilitariste est fort et où les travailleurs se mobilisent contre la contribution à la guerre que l'on exige d'eux et d'elles.

Pour s'en justifier, Lloyd George, le premier ministre, dira, comme le rapporte *The Times* : « Nous avons obtenu des informations de source très crédible selon lesquelles M. Bertrand Russell allait prononcer une série de conférences qui causeraient du tort aux activités de recrutement de l'armée. »

Dans le *Herald* de Glasgow du 21 octobre 1916, Russell lui répond, assurant « qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ». Avec cet humour particulier qui le caractérise, et qu'on retrouvera à quelques endroits en ces pages, il dit ignorer ce que sont précisément ces sources fiables dont parle le premier ministre, mais espérer que les services secrets, si c'est d'eux qu'il s'agit, sont meilleurs à propos des Allemands qu'ils l'ont été dans son cas. Il conclut en disant que la série de conférences envisagée portait sur « Le monde tel qu'il pourrait être », et qu'il en avait soumis le contenu au War Office. Elles ne portent aucunement, dit Russell, sur les enjeux que soulève la guerre, sur les relations diplomatiques qui ont précédé son déclenchement, sur les objecteurs de conscience, sur la paix qu'on devrait préconiser ou sur les enjeux éthiques de la guerre.

Ce sont ces conférences qu'on trouve dans ces pages. Mais elles n'empêcheront pas que Russell fasse finalement quelque cinq mois de prison, en 1918, pour ses activités militantes pacifistes².

2. Il avait été condamné à six mois. Dans son autobiographie, il rapporte l'anecdote suivante. Le gardien qui remplissait sa fiche de prisonnier lui demande sa religion. Russell répond : « Agnostique ». Le gardien lui demande d'épeler ce mot, puis rétorque : « Il y a plein de religions, mais je suppose qu'elles croient toutes au même Dieu. » Russell dit que cette remarque l'a gardé de bonne humeur durant toute une semaine.

En plus de rire de ce bon mot, il occupera son séjour en prison à rédiger une *Introduction to Mathematical Philosophy*, qui présente de manière accessible les

Les *Idéaux politiques* (*Political Ideals*), titre sous lequel elles seront finalement publiées (d'abord aux États-Unis), font suite aux *Principes de reconstruction sociale* publiés l'année précédente et forment avec eux un couple d'ouvrages exposant des idées semblables. Les *Principes* leur donnent toutefois une tournure plus académique, alors que les *Idéaux* en proposent une version plus accessible au grand public.

Il nous semble en outre que dans ces *Idéaux politiques* Russell se permet d'être plus présent dans son texte, où l'on retrouve cet humour et cette ironie qui lui sont propres et que ses lecteurs et lectrices connaissent bien, et qu'il s'y fait aussi plus lyrique et plus littéraire. Nous avons d'ailleurs composé un petit florilège de passages où Russell déploie toute sa verve, souvent teintée d'une délicieuse ironie ; on le trouvera en annexe.

Idéaux politiques est un ouvrage de philosophie politique écrit avec cette urgence que produisent nécessairement les terrifiants événements alors en cours chez un homme persuadé par eux que l'humanité court à sa perte et qu'il est absolument nécessaire de modifier en profondeur notre manière de vivre, de penser, d'éduquer, de produire, de consommer, en un mot : qu'il est absolument nécessaire de transformer le monde et de changer la vie. C'est aussi l'œuvre d'un homme qui cherche à s'adresser à ses semblables de la manière la plus claire, la plus raisonnable et la plus sincère possible. Nous faisons le pari que de nombreuses personnes pensent encore et toujours, comme Russell, que ces

thèses logicistes avancées par A.N. Whitehead et lui dans leur monumental et très technique *Principia Mathematica* (1910-1913). On notera que si Russell se disait parfois philosophiquement agnostique (on ne peut prouver l'inexistence de Dieu), il se dira aussi souvent athée, sinon philosophiquement, du moins en pratique. Sur cette question : R. Perkins, « Was Bertrand Russell an Atheist or Was He Really an Agnostic ? », <<http://bertrandrussell.org/archives/BRSpapers/2012/agnostic.php>>.

changements sont nécessaires, et que sa voix trouvera donc en elles un écho.

Les raisons qui le justifient ne manquent pas, comme vous le découvrirez en lisant ce texte limpide qui n'appelle guère d'éclaircissements. En attendant que vous ayez identifié les vôtres, en voici quelques-unes, qui nous ont particulièrement frappé.

Des pulsions aux institutions

Russell, la chose est entendue, est un enfant du siècle des Lumières, un rationaliste. Mais il ne méconnaît pas cette part d'ombre qu'il y a en nous, cette déraison toujours prête à surgir et qui est entre autres ce contre quoi nous luttons en nous efforçant, justement, d'être raisonnables.

Et il s'en souvient et en tient le plus grand compte quand, loin des austères contrées de la froide logique, de la science et de la philosophie où il travaille d'ordinaire, il aborde les questions éthiques, sociales et politiques.

D'où cette distinction, qui restera sa vie durant une dominante de sa pensée politique³, entre les pulsions de possession (« qui incitent à vouloir acquérir ou conserver des biens privés ») et les pulsions créatrices, qui peuvent nous animer.

Il est vraisemblable qu'il s'inspire là, en l'appliquant à un autre contexte, du concept de « compossibilité » trouvé chez le philosophe, logicien et mathématicien G.W. Leibniz (1646-1716), dont il était un spécialiste⁴. Quoi qu'il en soit, cette distinction lui

3. On convient généralement que le dernier grand ouvrage d'éthique et de politique de Russell est *Human Society in Ethics and Politics* (1954), et cette distinction y est reprise.

4. La métaphysique de Leibniz distingue des substances qui peuvent exister simultanément et des substances qui ne peuvent exister simultanément. Les premières sont dites compossibles, et les deuxièmes impossibles.

permet d'identifier des problèmes qui restent selon nous aussi actuels qu'immenses et de proposer des solutions qui ont le mérite d'encore inciter à réfléchir. Car l'axiome fondamental du raisonnement de Russell est que les biens que visent et que satisfont les pulsions de possession ne sont pas compossibles, tandis que ceux qui satisfont les pulsions créatrices le sont.

Citons-le longuement à ce propos :

Il y a des biens dont seule la possession individuelle est possible et il y a des biens qui peuvent être partagés en commun. [...] Ce principe s'applique aux biens matériels en général et vaut donc pour la plus grande part de la vie économique dans le monde actuel. Mais d'un autre côté, tous les biens relatifs aux choses de l'esprit ou de la pensée n'appartiennent pas exclusivement à une seule personne au détriment d'une autre. Si un homme a un savoir scientifique, cela n'interdit pas à un autre de l'avoir lui aussi; en fait, c'est même le contraire puisque cela l'aide à l'acquérir à son tour. Si quelqu'un est un grand artiste, ou un grand poète, cela n'interdit pas aux autres de peindre ou d'écrire de la poésie, mais contribue plutôt à la création de l'environnement propice dans lequel ces activités sont possibles. Si un homme est plein de bienveillance envers les autres, cela ne fera pas que tous les autres en auront moins à se partager entre eux; au contraire, plus une personne fait preuve de bienveillance, plus il est probable qu'elle en suscitera autour d'elle. Dans tous ces cas, on ne peut parler de possession: c'est qu'il n'y a pas de quantité finie à se partager et que s'il y a augmentation en un lieu, cela tend à en produire partout. [...] La vie la meilleure est celle dans laquelle les pulsions créatrices occupent la plus grande place et les pulsions de possession la plus petite (p. 27-28).

Comme on le découvrira, les idéaux politiques de Russell se déploient sur cette base; il en tire toutes les conséquences pour la vie des individus et des nations, pour l'économie, pour l'éducation, pour le politique et pour les relations internationales. Chaque fois, il suggère qu'il nous faut imaginer des institutions politiques qui feront la plus grande place possible aux pulsions créatrices et qui minoreront et orienteront dans une direction qui les rende moins dommageables les pulsions de possession.

Il est intéressant de noter à quel point la réflexion de Russell trouve son prolongement dans des travaux actuels, par exemple en psychologie évolutionniste, en psychologie cognitive (sur les biais cognitifs), en politique ou encore en économie comportementale qui tous, en philosophie, en éthique et en économie, contribuent à remettre en question cette image idéale d'un sujet doué de raison, autonome, capable de connaître ses désirs et ses besoins et de prendre en fonction d'eux des décisions rationnelles. Ces riches travaux, effectués depuis une cinquantaine d'années, suggèrent que nous serions surtout des êtres irrationnels parfois capables d'être raisonnables. Ils invitent même à imaginer, dans un esprit très proche de ce que propose Russell, des politiques publiques misant sur nos biais cognitifs (comme le biais de *statu quo*, l'aversion à la perte, le choix par défaut) afin de concevoir une architecture de choix qui incite subtilement à prendre une décision bonne pour nous et pour les autres, mais qui n'aurait pas été si volontiers prise autrement – ce sont les fameux *nudges*⁵.

Transformer le monde et changer la vie... par des « réformes non réformistes »

Partant de ces prémisses, les questions politiques que Russell soulève ensuite ont comme point nodal le problème de concilier, pour les individus, les institutions et les nations, liberté maximale et exercice du pouvoir légitime, contrôle social et liberté individuelle.

5. Voici un exemple : si vous devez prendre des sous sur votre chèque de paie pour économiser pour votre retraite, vous risquez, en vertu du biais d'aversion, de ne pas le faire ; mais si on le fait pour vous, en vous assurant que cette pratique cessera sur simple demande, il y a de fortes chances, et pour la même raison, que vous n'agirez pas cette fois encore : mais ce sera alors pour votre bien. Bien des politiques publiques (ou des propositions de telles politiques) vont désormais ou voudraient aller en ce sens. Mais cette forme de paternalisme n'est pas non plus sans soulever les passions. Pour le comprendre, imaginez qu'on ait décidé que le fait de donner ses organes à son décès est le choix par défaut, cela afin d'accroître le nombre de donateurs... On pourra lire à ce sujet, préfacé par l'un d'entre nous (N.B.) : Sarah Conly, *Contre l'autonomie*, traduction de Gérard Baril, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014.

En ce qui concerne l'économie, cela exigera une « reconstruction complète de notre système », la fin du capitalisme et celle du salariat, de ce régime qu'il décrit en des mots en lesquels on reconnaîtra hélas le monde dans lequel nous vivons encore : une « espèce de délire dans lequel presque toute l'énergie disponible est mobilisée pour la production à court terme de quelque chose, peu importe quoi, et peu importe le coût » (p. 44).

Nous vous laissons découvrir ce qu'il propose et les raisons qu'il avance à l'appui de ces idées. Notons simplement la justesse d'une grande part des critiques que Russell formule et qui n'ont rien perdu de leur actualité : la méfiance que lui inspire cette mondialisation déjà en cours (« de grandes étendues de l'Afrique deviennent des bassins de recrutement pour la main-d'œuvre [...] ; Les mines, les forêts, les champs de blé sont exploités à un rythme qui garantit presque qu'on les aura épuisés dans un avenir rapproché » [p. 44]), avec ses cartels, ses regroupements d'employeurs prélevant un tribut sur la communauté ; la dénonciation des criantes injustices que ce régime engendre ; l'encouragement à avoir recours à des moyens prédateurs de s'enrichir ; la promotion de la pulsion de possession et ce qui s'ensuit.

Mais Russell cherche des solutions, des solutions pratiques et réalisables, et il propose notamment un revenu de citoyenneté. Il se montre aussi très pragmatique, nous demande de reconnaître que nombre d'individus et d'institutions sont à la fois, par certains aspects, travailleurs et, par d'autres, participants et bénéficiaires du capitalisme. Des syndicats peuvent ainsi tout à fait, en raison de leur positionnement économique, se retrouver dans d'étranges positions sur l'échiquier politique, et en lisant que « les syndicats sont désormais eux-mêmes des investisseurs » et que « les mutuelles sont des regroupements capitalistes, et beaucoup d'individus investissent leurs épargnes dans des placements » (p. 46), on ne pourra s'empêcher de faire d'instructifs rapprochements avec ce qui existe un peu partout, un siècle après que ces mots ont été écrits...

Un changement radical est donc nécessaire, mais il est bien peu probable qu'il sera atteint d'un coup. Russell aspire à quelque

chose qui se rapproche de l'autogestion libertaire des « syndicalistes français » au point de se confondre avec elle et avec le socialisme de guildes, mais il ne pense pas qu'on l'obtiendra par la grève générale. Il se fait donc le défenseur, avant la lettre, de ce qu'André Gorz appellera des « réformes non réformistes » et insiste sur la nécessité de l'action politique. Gorz aurait sans doute approuvé qu'on en donne la définition suivante : « adopter une approche progressive, à travers des mesures qui sont en elles-mêmes bienvenues et pertinentes, même si elles ne conduisent pas directement au but visé. Ces mesures doivent préparer le terrain pour les fins ultimes que l'on vise et elles doivent nous procurer des victoires dans l'immédiat et pas seulement alimenter le vague espoir d'un paradis futur » (p. 53). Et encore : « Mais on n'y parviendra pas si les leaders du mouvement ouvrier manquent de perspective, de vision, et s'ils ne parviennent pas à avoir des espérances qui leur permettent d'envisager autre chose que de modestes améliorations à l'ordre actuel des choses. Pour ce que nous envisageons, il se pourrait que l'action révolutionnaire ne soit pas absolument nécessaire ; mais une pensée révolutionnaire est indispensable en même temps que cet espoir raisonnable et constructif qui résulte d'une telle pensée » (p. 55).

Un autre aspect remarquable de la pensée politique de Russell se rattache à cette idée : sa grande insistance sur l'importance de l'éducation, sans laquelle une vision politique reste irrémédiablement incomplète, ainsi que sur le respect et la protection des idées nouvelles et de ceux et celles qui les proposent.

Russell préconise en outre, à la différence des anarcho-syndicalistes, que l'État continue à jouer un rôle dans la fixation des prix, dans l'harmonisation des relations entre les entités économiques autogérées et entre celles-ci et la communauté.

Mais Russell met aussi en garde contre la place que le socialisme fait à l'État et à ses fonctionnaires (aux membres du Parti, même s'il n'emploie pas l'expression ici), place qui lui semble liberticide et ne pas véritablement faire avancer la démocratie, une intuition dont il vérifiera quelques années plus tard la jus-

Faites circuler nos livres.
Discutez-en avec d'autres personnes.

Si vous avez des commentaires, faites-les nous parvenir ;
nous les communiquerons avec plaisir aux auteur.e.s
et à notre comité éditorial.

écosociété

LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
C.P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5
ecosociete@ecosociete.org
www.ecosociete.org

NOS DIFFUSEURS

CANADA
Diffusion Dimedia inc.
Tél.: (514) 336-3941
general@dimedia.qc.ca

FRANCE ET BELGIQUE
DG Diffusion
Tél.: 05 61 000 999
adv@dgdifffusion.com

SUISSE
Servidis S.A
Tél.: 022 960 95 25
commandes@servidis.ch